



# « Histoires à mourir debout »

par Guth Des Prez\*

En prêtant sa voix, dans son spectacle « Histoires à mourir debout », aux combattants de la Grande Guerre, le conteur Guth Des Prez se veut passeur de mémoire, au plus près d'une parole non travestie par l'Histoire « objective ». Il raconte ici les souvenirs personnels et les recherches qui sous-tendent sa démarche, entre fidélité et vérité.

L'atelier près du pressoir était le royaume des ombres. Les jours fastes des vacances d'été, quand la porte coupée restait ouverte pour laisser pénétrer la lumière et la chaleur j'osais parfois demander au magicien, qui en manches de chemise faisait jaillir les copeaux odorants de sa varlope, l'autorisation de pénétrer dans le sanctuaire. À droite de la porte, se tenait le Saint des Saints, le placard barré. Mon grand-père serrait ici les outils précieux pour sculpter, percer et mesurer. La collection des ciseaux à bois et des gouges, les pierres à huile pour le fil des lames, les mèches et les tarières, et une multitude de petites boîtes métalliques de récupération, contenant chacune des choses différentes : rondelles, vis, pointes, rivets... classés par taille et par matière.

Ensuite, le parcours rituel de mon regard aboutissait toujours dans l'encoignure gauche de l'armoire et s'arrêtait sur l'objet de mes craintes et de mes convoitises, sur l'objet magique, dont la poignée de tombac brillait dans l'ombre, comme la flamme d'une veilleuse sacrée.

Il y avait toujours un moment de silence profond et sans aucun doute partagé, avant que je ne pose la question sacramentelle, véritable sésame pour entrer dans le royaume secret des ombres :

\* Guth Des Prez est diseur de vie, conteur de pays.

– « C'est quoi ça Grand'père » ?

Il y avait toujours, une longue expiration de lassitude avant la réponse.

– « C'est une épée-baïonnette, c'est comme ça qu'on doit dire... Elle est de la même classe que moi, modèle 1915. Car vois-tu avant, celles de 14, elles avaient un crochet ici, qu'on appelait un quillon, c'était pour faire les faisceaux... Cet outil-là, c'est la mienne. La première fois que j'ai dû la mettre au canon pour de vrai, je m'en souviens comme si c'était hier. C'était le 23 avril 1915, la nuit commençait à tomber, j'étais près du calvaire sur la route de Mouilly à Vaux, sous la cote 372, aux Épargnes... not'capitaine, celui qu'avait pris le commandement de la compagnie des petits – les petits c'étaient nous, ceux de la classe 15, not'capitaine je m'souviens y s'nommé Bouxin... »

Je n'avais qu'à suivre avec émotion, les paroles magiques du grand passeur, dont l'étrangeté des mots augmentait la complexité de l'énigme : Tombac – Epée-baïonnette – Classe – Quillon – Faisceaux – Cote 372... pour entrer dans le pays étrange où avait vécu dans une autre vie mon grand'père Désiré. Je restais bouche bée, sans un mot, retenant mon souffle, tant je savais que sa parole était fragile et que l'histoire s'arrêterait comme chaque fois, le moment de grâce passé, dans un étranglement de gorge et le passage d'un revers de main dans la moustache ou au travers du visage, comme pour essuyer une sueur invisible ou chasser une grosse mouche bleue.

Il me faudrait attendre, parfois des mois, un autre instant favorable, pour pouvoir entrer dans ce pays de nulle part, à la géographie souterraine, et aux toponymes étranges, parmi lesquels revenaient sans cesse les « ravins de la mort ».

J'avais dans mon imaginaire fabriqué ce

pays fabuleux de la Grande Guerre, dans un univers magique situé entre les romans bretons des Chevaliers de la Table Ronde et le monde de Tolkien. Les ravins de la mort cernaient ce monde du Front appelé « Nomanland », comme le Styx cernait les enfers. Les hommes y vivaient entre hommes, dans un chaos infernal, chevaliers et clochards, nomades et aventuriers, tous étaient jeunes, forts et beaux, comme le soldat du cadre de la cuisine... J'avais du mal à reconnaître dans le portrait de ce jeune homme casqué, posant à l'entrée d'une sape, mon grand'père Désiré, mais j'étais sûr que le trou noir béant, qui s'ouvrait derrière lui dans la terre, était le passage secret qui menait au pays du front où se passaient ses histoires. La guerre, je savais ce que c'était, en cette année 1950 elle était encore là, inscrite dans les ruines de ma Normandie. Mais cette guerre-là, n'avait rien à voir avec celle où me conduisaient les récits fabuleux de Désiré...

Plus je grandissais, plus j'avais accès à de nouvelles trouvailles, ayant le même pouvoir magique de déclencher la narration fragmentaire de grand'père... dans des instants ou des ambiances bien particulières dont j'avais clairement identifié tous les paramètres.

Les années se succédant, un jour Grand'père est parti aux pays des ombres. Les valeurs des récits s'organisèrent dans ma tête à l'étalon moral de ma découverte du monde...

La poésie de l'évocation cédait peu à peu la place à une réalité plus technique, s'appuyant sur une demande documentaire, plus matérialiste, sans pour autant tuer le légendaire ou le mythe des héros, sans empêcher l'éternelle question du « pourquoi ont-ils tenu ? »

Aux silences du grand'père disparu, succédèrent les longues heures passées dans l'odeur des vieux papiers. J'ai d'abord feuilleté en regardant les images, puis j'ai lu page par page, enfin j'ai défriché la cartographie de *L'Illustration* et du *Miroir de la guerre*. J'y retrouvais des noms de lieux déjà entendus dans les récits de Désiré, et des images qu'il me fallait faire cohabiter avec celles que mon imaginaire avait fabriquées autour des mots : le mort-homme – le bois sabot – le trou bricot – la Fontaine-des-sept-chevaux – le ravin de la fille morte – le bois le prêtre... la stéréographie de l'image photographique et de l'image mentale n'était pas toujours simple à réaliser.

Laquelle était la bonne ? Laquelle disait la vérité ? Il me faudrait un jour aller sur le terrain pour mesurer la différence.

Avec mon apprentissage de l'histoire à l'école primaire les choses se sont singulièrement compliquées. La présentation que faisait le maître de la Grande Guerre était terriblement réductrice et monolithique.

Réductrice, car mon héros de grand'père disparaissait devant des formules globalisantes, avec des noms de baptême synthétiques - la retraite stratégique de la Marne, la course à la mer, la stabilisation du front, la guerre de position... Tout devenait logique, cohérent, propre et net, le récit des historiens construisait l'histoire du pays... il ne pouvait en être autrement puisque le maître et le livre disaient la même chose ! Ce devait être vrai puisque la presse patriotique de la reconstruction nationale, les bulletins des anciens combattants, les articles sur « les descendants des héros de Verdun, qui se battaient avec courage comme leurs aînés, dans la boue des rizières d'Indochine... » assuraient une continui-

C'était la guerre des tranchées, Tardi, Casterman



te logique, quasi héréditaire à ce discours de l'Histoire nationale. Discours qui se voulait être cohérent avec une mémoire collective où Grand'père n'aurait pas eu sa place ! Ce qui était impossible pour moi, et j'en concevais un douloureux sentiment d'injustice.

Faire disparaître la pauvre guerre de Grand'père, dans cette cohérence a posteriori des Généraux, c'était, pour moi, du mépris à l'égard de Désiré et de ses frères des tranchées, mais c'était aussi nier la mémoire personnelle de la Grande Guerre dont j'étais le dépositaire direct... l'héritier... le continuateur de mémoire.

Je n'étais qu'un enfant, mais je n'acceptais pas ces synthèses simplificatrices qui fabriquaient l'histoire nationale en sacrifiant la somme des mémoires individuelles, c'était comme si on les avait tués deux fois !

Je n'acceptais pas le schéma du poilu, ni les stéréotypes comme celui de la boue. Si l'on en croyait les grandes personnes la boue aurait rempli les tranchées pendant les cinquante-deux mois de la guerre. J'étais un enfant de la campagne et je savais que lorsqu'on ramassait les pommes de terre, pieds nus dans la terre chaude, les mottes s'émiettaient en poussière fine... et combien de fois Désiré m'avait parlé des sols desséchés des marais de Flandres, qui à force d'être labourés par les obus avaient en juillet 1918, la texture pulvérulente de la farine, et s'élevaient en tourbillons aveuglants et desséchants, dans le No man's land, soumettant les hommes aux supplices de la poussière et de la soif.

Adolescent, j'étais déchiré entre ce double héritage, l'un de première main, direct de la bouche de Grand'père à mon oreille – et Grand'père, c'est pas un menteur, même quand il dit rien – et l'autre que je recevais de la sacro-sainte école laïque et républi-

caine, déchiré entre deux termes qui pour moi, pourtant, n'étaient pas antagonistes : fidélité et vérité, mais entre lesquels la société me demandait de choisir. L'un relevait de la demande d'objectivité scientifique de l'historien, alors que l'autre animait la notion de mémoire, de transmission, mais aussi de subjectivité affective. Ainsi ma quête sera toujours encadrée par ces deux binômes : Histoire/Vérité, Mémoire/Fidélité.

Le dépouillement des archives familiales fut vite fait, ma grand-mère ayant souhaité emmener dans la tombe la totalité des lettres du front. Il restait avec le livret militaire de Désiré, un petit carnet de moleskine noire, contenant quelques notes et le récit en une douzaine de pages de sa blessure de Bray-en-Laonnois, lors de l'attaque du 16 avril 1917 du Chemin des Dames.

C'est à partir de cette relique que je suis allé au Fort de Vincennes, faire de l'Histoire comparée, en tenant compte du niveau d'observation de mon témoin préféré. Personne n'avait jamais ouvert les liasses correspondant à la « 1ère section, de la 3<sup>e</sup> Compagnie, du 1<sup>er</sup> Bataillon, du 132<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie » et en défaisant les nœuds d'archives, j'ai frissonné en me demandant si j'avais le droit de faire ça... de réveiller la mémoire des ombres.

Au long des lignes manuscrites par le sergent-major, j'ai déchiffré l'effarante papeterie militaire, les notes de service d'une administration tatillonne, les états et les inventaires.

Mais j'ai aussi rencontré celui que Désiré appelait dans son carnet Depasco : le lieutenant Hervé de Pascau du Plessis.

La comparaison des traces écrites mit en évidence la concordance des faits rapportés dans le carnet avec les faits rapportés par l'historiographe de la section, mais plus on montait dans la hiérarchie

du Régiment, plus la vérité devenait mutante. Au niveau de la Brigade, de la Division ou du Corps d'armée, l'objectivité des faits se traduisait en chiffres et la vision du commandement établissait avec fermeté une cohérence a posteriori, validant le bien-fondé des ordres et des directives, et faisant retomber la cascade du mépris hiérarchique sur les bons-hommes de première ligne.

J'ai voulu alors entrer dans une démarche expérimentale et vérifier physiquement en mettant mes pas dans ceux de mon grand-père, jusqu'où allait le mépris des uns et l'abnégation des autres.

Le 16 avril 1987, soixante-dix ans après l'assaut meurtrier du Chemin des Dames, où le régiment de Désiré devait perdre en soixante-douze heures 672 hommes, dont son colonel, j'étais au lever du jour près du monticule de terre matérialisant l'emplacement de la ferme de Metz.

Il était six heures du matin, l'heure « H », j'étais en tenue de sport, avec un sac à dos léger, et en main la copie du plan directeur du lieutenant de Pascau, une boussole et un chronomètre.

Dans la brume légère du petit matin, je suis parti en petites foulées. En sueur et hors d'haleine, je finis par atteindre la tranchée de Hanau avec soixante-dix minutes de retard sur les ordres de progression.

J'étais effondré... il était impossible d'exécuter ces ordres imbéciles. J'avais mis presque trois heures à parcourir sans arme, ni équipement, sans tir, sans bombardement, sans réseau de barbelés, sans tranchée, ni entonnoir, sans pluie, ni neige fondue, ce que l'État-major avait programmé en une heure trente minutes ! J'ai sorti de mon sac le carnet de moleskine noire, le carnet de Grand-père... Partis de la ferme de Metz, le 16 avril 1917 à 6 heures du matin, ils sont arrivés

dans la tranchée de Braye, là où je suis arrivé, le 17 avril à 17 heures !

Ce que l'on ne peut désigner clairement, on ne peut l'affronter, c'est pourquoi j'ai mis mes pas dans les pas de Désiré, pèlerinage de la fidélité, mais aussi recherche de la vérité. J'ai partagé, en les vivant intensément, les affres du commandement du lieutenant de Pascau au cœur de cet enfer, avec respect et humilité : j'étais, comme lui, passé de militaire à soldat et ainsi entré dans la fraternité des ombres du pays des hommes. J'avais payé ainsi une partie de mes droits de succession dans l'héritage de Désiré, il ne restait qu'à régler le solde et les intérêts. C'est ce que je fais à tempérament, par séances successives, moi le conteur, le diseur de vies. J'ai choisi d'être fidèle à mon enfance, mais de me battre pour la vérité, traçant deux routes entrelacées, celle de la recherche historique et celle de la culture des imaginaires. D'un côté l'historien et de l'autre le conteur, avec en commun entre les deux pratiques, l'indispensable nécessité de narration.

Le premier ensemble de récits que j'ai imaginé, était entièrement consacré à « mes gens et aux gens de mes gens » c'est-à-dire aux miens, les petites gens et les humbles du bout du monde, les gens de mon Cotentin. Ces récits ne pouvaient être portés en gésine que par ma langue normande, question de musique, de couleur et de saveur. Aussi ont-ils été conçus et élevés dans la stricte oralité, sans jamais se compromettre en écriture. Ils sont les enfants de ce que les Québécois nomment : l'orature.

Dans ce premier corpus de récits oraux, furent évoqués ceux de mes gens qui à 20 ans partirent enterrer leur Normandie dans les tranchées de la Somme, de Verdun ou du Chemin des Dames.



Cela donna naissance à une seconde période de création correspondant de très près à des vécus personnels du moment. L'ensemble des 10 récits fut baptisé « Soldats ».

Toujours fidèles à « l'orature », ces histoires tentèrent d'évoquer voire d'interpréter le silence de ceux qui étaient revenus : de Craonne, de Cao-Bang, des Aurès, de Beyrouth et de ceux qui allaient peut-être rentrer de Mostar ou de Sarajevo...

La démarche sous-jacente de référence à des expériences personnelles est constante et les récits prennent parfois des aspects thérapeutiques.

Sarajevo et le 80<sup>e</sup> anniversaire de 1914 concoctent le bouillon de culture qui va bien pour élaborer la troisième période des récits de vie, celle des « Histoires à mourir debout ». Une quatrième famille d'histoires est en cours de constitution, elle se nomme déjà « Shadow's Land » et sera consacrée au Canadiens dans la Grande Guerre.

Je prête ma voix aux bouches remplies de la terre des champs de bataille, pour dire en reprenant les mots de Dorgelès combien « je hais la guerre de toutes mes forces, de toute mon horreur, mais combien j'aime les hommes qui l'ont faite ». Que justice soit rendue, à travers mes récits de fiction à la vie et à la mort des hommes obscurs. « Vita et mors obscurum virorum » tel était le sous-titre du livre jamais achevé de Blaise Cendrars « Vie et mort du soldat inconnu ».

C'est pour ces obscurs que je reste fidèle à la tradition orale du conteur, pour répondre aux subtilités de sens de l'adjectif « obscurus » signifiant : sombre, obscur, ténébreux, difficile à comprendre, incertain, inconnu, caché, secret... Viendra bien un jour où je devrai payer les intérêts cumulés de cet héritage, alors ce jour-là, le temps sera venu de faire de ces paroles un patrimoine : alors seulement j'écirai avant de partir rejoindre Désiré et mes frères au pays des ombres.

C'était la guerre des tranchées, Tardi, Casterman

